

Tout est recouvert et rien n'est apaisé...

Je quittais l'atelier, la grande bâtisse de Valprofonde, temps clair de début d'automne dans l'Yonne, ciel sans nuage, empruntais lentement le chemin des Chartreux qui me mènerait à la grand route dans quelques centaines de mètres, quand soudain, sur ma droite, au travers de la vitre latérale de l'auto, m'apparut un champ parfaitement rectangulaire qui emplissait l'espace de la combe large que je longeais. Après une légère déclivité il se terminait par un horizon de feuillus assez denses sous une ligne sombre de sapins. La terre fraîchement labourée y avait libéré des ocres brun soutenus, assez foncés, tandis qu'à une des extrémités du champ, dans le parfait voisinage avec le vert des arbres, elle apparaissait crayeuse, d'un blanc poudreux presque qui faisait comme une tache claire étrange qui immanquablement attirait mon regard. J'avais ralenti l'allure. J'étais encore dans l'atelier d'Anne Tastemain que je venais de quitter. Était-ce la résurgence de ce blanc dans le monochrome marron de la terre, les traces de passage des engins agricoles au pourtour des parcelles qui y avaient dessiné des cernes carrées ou rectangulaires, était-ce cet espace travaillé par l'homme dans le paysage, le souvenir d'un jaune colza que j'imaginai envahir ce même champ au printemps ou celui d'un blanc neigeux qui le recouvrirait l'hiver, je ne pouvais qu'admettre que tout était là.

Je me posais alors la question de l'influence du paysage sur la peinture d'Anne, elle qui a choisi d'installer son atelier avec des vues ouvertes sur l'extérieur, de larges baies sur les arbres et le jardin, sans craindre d'en être distraite mais tout au contraire pour que l'influence du temps qui passe et celle des saisons entre en résonance avec ses toiles accrochées sur les murs des pièces de l'atelier et qu'elle reprend au fil des mois, quand ce n'est pas au fil des années, y ajoutant des couches successives, des recouvrements, qui gardent la trace des couches antérieures et portent en elles bien visible le temps long de leur réalisation.

Est-ce que peindre ce serait faire entrer dans la peinture un peu de son environnement immédiat, au sens où Pincemin déjà se déclarait peintre de la Beauce, Olivier Debré celui des lumières et des bancs de sable de la Loire, comme l'avait noté Jacques Py dans un texte consacré au travail d'Anne ? Est-ce que le sentiment du paysage, celui de son rapport immédiat au monde peut entrer en dialogue avec la pensée ? Certainement. Il faudrait alors aller plus loin encore à propos de la peinture d'Anne Tastemain, retrouver devant ses toiles l'émotion enfouie dans chaque couche appliquée, comprendre que chaque recouvrement, loin d'être un repentir qu'elle aurait voulu effacer, est une présence, un encore-là, non visible certes, mais absolument présent, que l'ultime couche de peinture déposée, celle qui selon sa volonté sera la dernière, porte en elle la rémanence d'applications antérieures dont l'importance reste essentielle. Ainsi, un blanc laiteux garde encore la trace en profondeur d'un noir de Mars, d'un ocre jaune, un rectangle vert tendre porte en lui le souvenir d'un rouge brun, à

moins que ce ne soit le contraire, comme sur le mur il arrive à l'ampelopsis rougeoyant d'automne de garder en mémoire la marque d'un temps où il fut d'un vert vif. On ne s'étonnera donc pas de retrouver les traces mémorielles de ces couches de peinture sur la tranche même des châssis, sur cette bande plus étroite qui n'est pas visible au regard de face mais oblige le spectateur à un léger pas de côté, pour se demander si une part essentielle n'est pas là, aussi, dans cette présence affirmée d'autres présences, d'autres ruissèlements antérieurs de couleurs.

Oui, peindre dans l'immédiat autour de soi, pour garder sa vérité profonde, tenter de la circonscrire aux limites que l'on a choisies, dans un cadre, non plus asservi aux limites matérielles de la toile mais bien à l'espace déterminé par sa propre volonté, voilà bien le sens des cernes, ces limites que la peinture se donne, dans la plupart des toiles d'Anne Tastemain. Je laboure dans les limites exactes de mon champ. Ailleurs, l'au-delà de ce que je fais est l'illimité du monde. Cette frange et ce pourtour sont déjà dans le sans limites, ils côtoient le mur proche sur lequel la toile est posée, puis s'inscrivent dans la totalité du paysage.

L'espace pictural devient un espace choisi. Se libérer de la contrainte du cadre, des limites de la toile comme de la matérialité des châssis qui ont tant préoccupé les peintres du siècle dernier, ce serait alors fixer soi-même des limites, s'y tenir, ce que fait Anne Tastemain dans ses peintures. En un acte de paradoxale liberté elle poursuit également ce travail de déplacement des limites dans ses diptyques et polyptyques en recomposant ses propres morcellements d'espaces picturaux, ses *paysages aléatoires*, pour en faire des ensembles où l'illimité dont je parlais se trouve encore questionné jusqu'aux interstices entre les toiles et que les cernes peints sur les toiles prennent des formes de tenons et mortaises pour cette composition nouvelle. L'espace pictural est alors en extension, il se déploie dans cette liberté que l'on retrouve aussi dans ses grands dessins, ses *Fronaisons*, où il peut parfois apparaître fractal, s'aventurant à jouer d'un dessin à l'autre dans une continuité rhizomique.

C'est vrai, les abstractions carrées ou rectangulaires, ces grands aplats monochromes évoquent la possible représentation du paysage, les titres donnés aux toiles en font état, *Paysages, Horizons, Territoire*, ils suggèrent un lien possible avec la figuration mais l'essentiel est ailleurs, il est dans l'affirmation de la matérialité d'un regard, non pas la représentation objective du paysage mais au travers de l'abstraction celle de la peinture elle-même, de ce qu'elle sous-tend de la pratique, de cette confrontation immémoriale de tout artiste avec la matière de la peinture.

Cette abstraction-paysage qui est le langage pictural d'Anne Tastemain est un langage sans mots, un dépassement du langage puisque la peinture parle depuis son silence même. Il y a là comme une ascèse. Au commencement, il y a la toile tendue, une forme de vide qu'il faut combler par un autre vide, celui des fonds, du premier passage de peinture, puis laisser cela en état, attendre, regarder, y revenir avec d'autres couches, d'autres effacements, avant que le vide du dernier passage n'apparaisse, cette couleur qui sera

celle définitive du tableau, celle qui aura la charge de soutenir le regard, couleur épiphanique car révélant sa propre présence. Il y a là un combat intime avec le silence, au travers de cette grammaire du recouvrement, ce corps à corps avec la surface peinte. On pense à quelque chose de massif qui aurait à voir avec l'impossibilité à représenter, à nommer. On pense à un silence. Celui de la disparition de l'image, du paysage. Tout imaginaire ruiné par le recouvrement. La peinture alors est là, seule, frontale, elle ne montre plus rien, elle se montre. On voit l'image de la non-image. Oui, car tout est recouvert et cela tremble encore. Tout est recouvert et rien n'est apaisé. Reste cette surface peinte, rendue à sa solitude et son silence après avoir quitté la possibilité d'un paysage, entrée dans la visibilité de la philosophie, comme le dit Louis Ucciani dans le texte du catalogue de l'exposition au Château de Ratilly en 2017, en dévoilant non plus le paysage mais ce qu'il cache.

Tout peut recommencer. Par d'autres moyens, d'autres supports. Dans la respiration à nouveau, sur de grands papiers de riz. Anne Tastemain peint ces *Fronaisons* avec des traits à l'huile qui n'ont de continuité que ce que permet la charge de peinture retenue dans la brosse, des fragments comme un désir de forme qui ne s'accomplirait vraiment que dans l'incomplétude. Sensibilité extrême du papier, sorte de peau émouvante dans sa fragilité même, papier thaïlandais où la brosse trace ces fragments de lignes nues, rapidité d'exécution sans repentir possible, fulgurance de l'émotion esthétique, opacité et transparence, rythme, tout est là pour que s'accomplisse ce jeu avec la structure même des plantes, dans sa similitude avec celle des arbres, avec aussi les vides laissés sur le papier et les infinies extensions possibles des formes et des arborescences sur d'autres dessins, sur d'autres assemblages. La légèreté du papier permet tous les collages, démultiplie l'effet de série, la poursuite illimitée du travail.

Toiles et dessins ensemble, dans les salles d'exposition ou dans les pièces de l'atelier, pour que soit perçu le dialogue entre les supports, presque musical. Celui d'un même travail. Entre les dessins sur papier d'apparence si fragile - un courant d'air en fait voler les feuilles basses - et les grandes toiles monochromes se créent des respirations, un chant, une absolue complémentarité, celle que l'on attend pas, un jeu que l'on se surprend à voir interférer avec le paysage extérieur au travers des baies, le jardin silencieux, les végétations devenues un peu envahissantes ou l'horizon d'un mur, la grille à l'entrée de Valprofonde peinte sur de grands formats ou sur la série des *Transenna*, ces barrières dont la fonction a toujours été de délimiter des espaces mais de laisser visible le paysage, métaphore puissante qu'Anne Tastemain décline au jeu des formes et contre-formes. Oui, on se tient alors dans cette déstabilisation heureuse, se demandant si le paysage est sur les toiles peintes, les arbres du jardin sur les grands papiers ou bien est-ce le contraire, si ce champ rectangulaire devant soi n'est pas une peinture. Autour de nous c'est l'idée de paysage qui a laissé son empreinte sur ce qui reste d'abstraction visible, et nous pousse doucement à la méditation et au silence.

Bernard Collet
13.11.2017